

ECHO DES CAVERNES Année 1965 N°14

Chers amis,

Comme les années précédentes, le Spéléo-Club San-Claudien, qui poursuit toujours sa carrière aussi active qu'obscure, avait l'intention d'organiser une séance publique de projections de ses nouveaux films et photos. Des empêchements particuliers de toute nature et surtout le travail de remise en état du local que nous avons enfin découvert, nous ont empêché de traduire en actes cette bonne intention avant la fin de cette année 1964, où comme d'habitude, le tirage et la distribution de l'Echo ont mobilisé toutes les bonnes volontés.

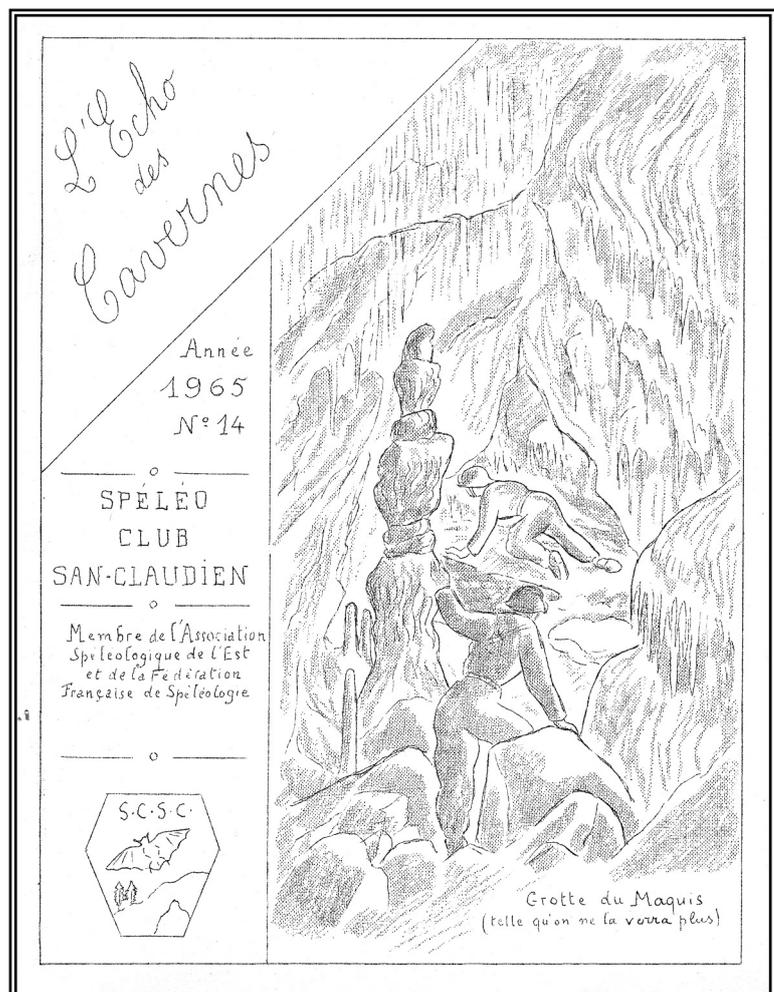
Cette année, c'est à la limite même de Saint-Claude que nous nous tiendrons, dans les nombreuses cavités connues et inconnues du Mont Chabot. Un second article servira d'exposé au film en couleurs tourné dans les puits du Pétrin de la Foudre que nous espérons bientôt vous faire voir.

Avec nos meilleurs vœux de Bonne Année 1965 !

□ ACTIVITES 1964

L'année 1963 s'est terminée pour les explorateurs du sous-sol aussi bien qu'elle avait commencé et mal continué. Au moment où nous assurions la distribution de notre dernier bulletin, le temps s'est enfin mis au sec et le niveau des torrents a commencé à baisser. Aussi la réaction des spéléos a-t-elle été immédiate : point de direction, les Foules. Une première expédition a mis dans le bain deux nouveaux membres actifs, avec une visite au puits où tombe le gros torrent et dans les galeries voisines. L'une d'elle se poursuit par une haute cheminée aspirant le courant d'air et offrira sans doute une possibilité de continuation après escalade au mât. Le dernier dimanche de décembre, tandis qu'une de nos camarades faisait les honneurs de la galerie principale à un groupe du C.A.F., une équipe, en se glissant dans une fissure du sol à mi-parcours, s'est trouvée dans un réseau de boyaux étroits, et en descendant un peu plus loin dans un autre puits sous des dalles a pu topographier près de 250 mètres de galeries nouvelles finissant par des voûtes mouillantes. Il semble qu'en très grande sécheresse, ce nouveau réseau pourra offrir de belles perspectives.

Une autre équipe est montée au sommet des hauteurs de la Magnine, pour reconnaître un trou souffleur récemment signalé par un géomètre du Cadastre. Elle a trouvé un boyau



d'où s'échappait un cyclone à 6°, alors qu'à proximité il gelait à -15°. Cette température prouve que l'air vient de très loin sous terre, et pourquoi pas de la Cheminée de la varappe, qui aspire fortement par grand froid, ou de quelque autre étage encore inconnu de la grotte des Foules. Un moyen très simple de voir si la communication existe consisterait à faire brûler un gros fumigène dans la cheminée de la Varappe quand elle aspire, en plaçant des observateurs au trou souffleur. Le redoux de janvier ayant considérablement affaibli le courant d'air, et l'ayant même fait s'inverser et repartir vers le porche, l'expérience n'a pu avoir lieu cet hiver. Pourtant le 1er janvier, une visite a encore été faite à la grotte, cette fois sans résultats appréciables... c'était jour férié et lendemain de réveillon !

En janvier, tout un réseau de boyaux aux environs de la grande galerie d'eau a été topographié, puis, comme les meilleures choses ont une fin, l'eau est revenue en abondance. Il était temps, car les sources commençaient à baisser sérieusement. Un de nos jeunes spéléos, parti en solitaire pour assister au spectacle de la crue dans les Grands Puits, a éprouvé une forte émotion, en croyant entendre des appels au secours au-delà du premier torrent et a même pensé un moment à mettre en branle l'organisation de secours. Ces bruits inquiétants produits par l'air comprimé qui s'échappe des fissures sont un phénomène bien connu des habitués de la caverne. C'est un mélange d'appels de sirène, de gloussements et de sifflements, réellement impressionnant, à plus forte raison quand on l'entend pour la première fois et qu'on en ignore la cause.

En fin d'hiver, deux petites grottes ont été visitées et topographiées sur le versant est du plateau d'Avignon, ainsi qu'un nouveau puits au Mont Chabot. Un gouffre de dix mètres près de Chaux-des-Prés, qui n'avait qu'un orifice trop étroit pour livrer passage, a été soumis à une séance de désobstruction et rapidement exploré. Deux lésines au Pontet ont été visitées à la limite du coïncement vers 18 mètres de profondeur verticale. Ensuite, on s'est attaqué au trou souffleur pour en élargir l'orifice, et le printemps est arrivé, et avec lui la pluie et la neige qui n'ont pas arrêté totalement les explorations mais les ont sérieusement ralenties.

Le groupe avait projeté de tourner son troisième film dans les grottes des Cernois, en profitant des deux jours de congé de Pâques. A la date prévue, les grottes étaient inondées et une autre décision a été prise, beaucoup plus ambitieuse, celle d'opérer au Pétrin de la Foudre, malgré la difficulté de faire descendre le matériel. Les samedi et dimanche suivants, ce projet a été mis à exécution et mené à bien. Nos lecteurs trouveront dans cet Echo le récit de cette "première" cinématographique.

Demandée depuis un certain temps par la Municipalité de Choux, une visite a pu être organisée fin mai aux grottes des Cernois, momentanément pénétrables, pour ce rendre un compte exact des possibilités de captage de l'eau de la commune, question étudiée depuis longtemps déjà par le Club. Une délégation du Conseil Municipal a pu constater qu'un volume appréciable pourrait être récupéré, et Monsieur le Maire a même tenu à visiter une grande partie de la grotte principale. Encore que les captages eux-même soient extrêmement faciles à réaliser, il s'agit d'un important projet, surtout au point de vue canalisations, et de nombreuses mesures de volume seront encore à faire pour l'étude préliminaire.

Faute de moyens de transport, un seul membre du Club a pu cette année se rendre au Congrès de l'A.S.E. à Rioz. Une visite était organisée aux grottes de Gondenans-les-Montby et de Gondenans-les-Moullins. Si la première comporte une jolie rivière souterraine et d'importantes concrétions, l'autre est surtout remarquable par une incroyable accumulation d'ossements d'ours des cavernes. Malheureusement, des fouilleurs maladroits et sans aucune expérience ont presque entièrement bouleversé le site il y a quelques années dans le but principal de récolter les énormes canines des fauves.

En juin, une expédition a été organisée à la grotte de Chancia, pour entraîner les jeunes

aux techniques de l'escalade et du rappel dans cette cavité difficile à souhait, mais l'équipe a découvert aussi d'anciennes traces d'occupation qui semblent n'avoir jamais été signalées. Cette grotte est entièrement ouverte vers l'extérieur par un porche haut de 35 à 40 mètres. En bas, c'est un auvent, puis dix mètres au dessus un palier chaotique auquel on accède par une varappe délicate et d'où on peut gagner six mètres plus haut un second étage. Il en part une galerie rejoignant la paroi extérieure à droite du grand porche. De cette issue, on peut descendre sur un balcon très aérien et replonger dans un autre réseau de boyaux revenant eux aussi s'ouvrir au jour un peu plus loin dans la même paroi. Dans la cavité principale, un troisième étage qui ne comporte qu'une énorme salle à quelque 25 mètres au dessus du vide ne peut être atteint qu'en escalade artificielle et dans des conditions très difficiles.

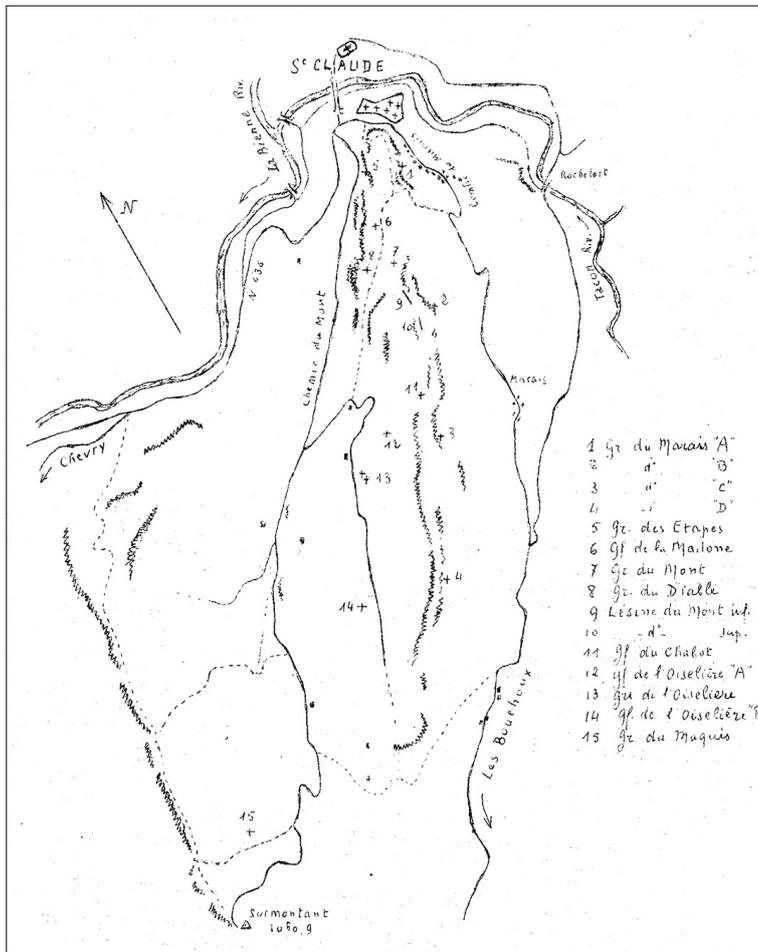
Or, nous avons remarqué dans les parois du porche, des entailles rectangulaires qui indiquent que cinq rangées de grosses poutres ont été placées parallèlement entre le premier et le second étage, des marches ont été aménagées dans la paroi d'une diaclase, et la galerie latérale a été "mise à l'équerre" de main d'homme. Une fouille dans le sol de cette galerie où la couche de sable dépasse un mètre d'épaisseur et sous les éboulis du dernier étage serait probablement fructueuse.

En examinant les abords d'une source voisine de la grotte, nous avons pu observer d'importants travaux de canalisation dans la roche vive. Cet ensemble d'ouvrages indique que la grotte a été occupée et probablement transformée en forteresse. A quel moment ? Au plus tôt à l'époque gauloise, car les encoches très régulières, n'ont pas été faites avec des outils métalliques bien trempés. Elles sont à rapprocher de celles qu'on remarque sur trois étages devant la Baume à Varoz à la Tour-du-Meix. De même que cette grotte commande le passage de l'Ain au Pont de la Pyle, la grotte de Chancia commande le confluent de l'Ain et de la Bienne, en liaison à vue avec Condes et Olliforne.

Une occupation antérieure à ces travaux est possible. Certains sites voisins seraient eux aussi à voir de près, et nous avons aussitôt fait part de nos observations aux services responsables.

L'été, particulièrement favorable aux descentes sous terre a été marqué par des sorties aux Foules, où le niveau de l'eau n'avait cependant que peu baissé. Le cours profond du torrent n'a même pas pu être atteint car les galeries et les siphons terminaux sont restés amorcés. D'autres reconnaissances aussi au Cernois pour juger du volume de l'eau à capter, qui a marqué là aussi une remarquable constance. Quatre nouvelles cavités ont été découvertes et explorées sur La Pesse, Echallon et Les Bouchoux, des grottes de moyenne importance, mais très riches en faune, et des travaux de déblaiement aux grottes de la Cernaise ont permis de découvrir de remarquables fossiles et une intéressante gravure magique. Enfin, la diaclase qui, dans la paroi sud du cirque de Vulvoz attendait d'être abordée depuis une quinzaine d'années a été atteinte. C'est une fissure très profonde, mais pratiquement inexplorable au bout de quelques mètres, en raison de son étroitesse et du peu de consistance de ses murailles.

A la rentrée, les spéléos, particulièrement les anciens, ont eu de l'occupation après avoir découvert une pièce pouvant servir de local et qu'il fallait remettre en état. Heureusement pour ses finances, le Club compte parmi ses membres actifs des représentants de tous les métiers du bâtiment. Nous voici enfin chez nous et nous pourrions nous réunir plus souvent, non seulement pour parler de "trous", projeter des photos et organiser nos expéditions, mais aussi pour faire l'éducation scientifique de nos jeunes membres actifs. Il ne faut pas oublier en effet que deux candidats moniteur et initiateur ont échoué cet été au stage de Vallon-Pont d'arc, pour avoir méconnu cette importante partie de la spéléologie.



bordure de la route de Lyon, source qui sort en conduite forcée d'une fissure impénétrable et dont l'excédent donne en temps de crue une abondante cascade, ensuite les ruisseaux plus ou moins intermittents qui jaillissent des pentes d'éboulis et inondent souvent les prés de Mouton, et enfin cette grande cascade périodique sortie d'innombrables goulets, qui dévale à grand bruit une vallée encaissée au dessus de la Croix-du-Bar.

Ce sont, sur le versant Est, au dessus du quartier du Marais, ces fortes exurgences étagées, qui sortent toutes d'éboulis instables ou de goulets, s'amorçant l'une après l'autre en temps de crue, et aussi les sources du Pré-Saint-Sauveur, dont le volume peut décupler en quelques heures.

Ce sont enfin, sur le versant Sud-Est dominant la vallée du Tacon, les fontaines de la Pérouse et du Marais, à l'écoulement intarissable et à peu près insensible à la sécheresse, et la résurgence fantaisiste du Trou du Chien, sortant d'une cavité étroite un peu avant l'Abondance.

Beaucoup de ces cours d'eau se perdent inutilement dans la nature, et nous avons eu longtemps l'ambition de trouver un chemin souterrain vers les galeries d'eau qui en constituent les collecteurs. Bien que de nombreuses explorations n'aient pas donné le résultat escompté, nous gardons toujours l'espoir de découvrir un jour la "fissure".

Toutefois, les sorties n'ont pas été pour autant abandonnées, notamment dans la vallée de l'Ain, certaines en compagnie d'un collègue de l'Ardèche que nous avons eu la surprise de rencontrer dans la grotte de Couesnans.

L'utilité de la spéléologie s'est manifestée en fin d'année d'une façon inattendue, par l'exploration et le levé de plans d'une cavité que des travaux de construction d'immeubles ont ouverte à Saint-Lupicin. Il s'agit d'un réseau de diaclases effroyablement glaiseux qu'il faudra soigneusement étayer, et qui pourra après déblaiement partiel donner une excellente cave.

□ LES CAVITES DU MONT CHABOT

Le massif Mont-Chabot / Crêt du Surmontant, immédiatement à la sortie sud de la ville, a constitué pour les spéléologues san-claudiens un champ d'études et d'exploration intéressant, bien qu'un peu décevant. Il contient en effet dans son sous-sol d'abondantes réserves d'eau et présente à sa surface de nombreuses cavités, mais jamais encore la liaison n'a pu être réalisée entre les réseaux superficiels et les réseaux profonds.

Les sorties d'eau sont toutes connues. Ce sont, sur le versant Nord-Ouest du massif, d'abord une importante exurgence captée en

L'exploration des cavités du Mont-Chabot a débuté en un temps où le terme même de spéléologie n'était guère connu à St-Claude. La première cavité explorée a été aussi la plus importante, et ses premiers visiteurs ont été en 1936 Maurice Burdet et notre toujours très actif Marius Rouiller.

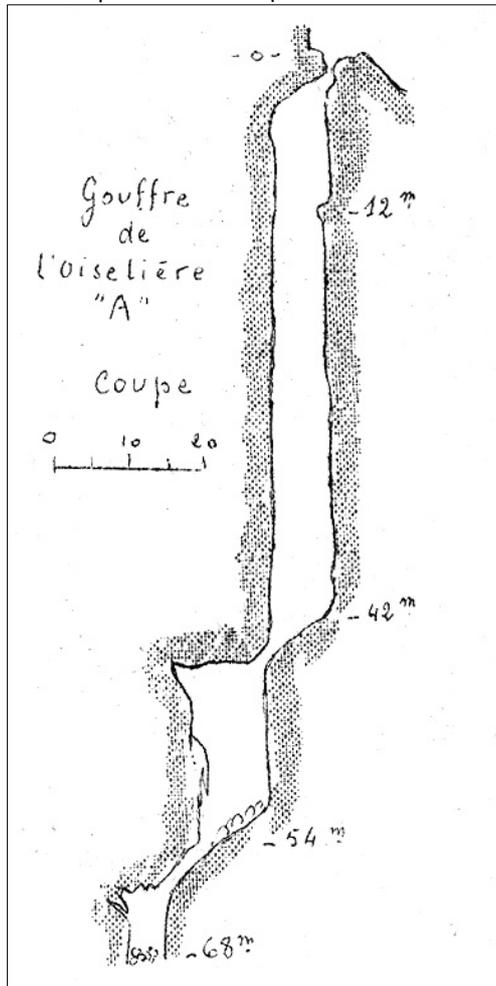
En retrouvant dans de vieux papiers de famille un croquis des lieux, Burdet a localisé l'étroit orifice du grand gouffre de l'Oiselière, dissimulé dans d'épais massifs de buis, et dont personne ou presque ne se souvenait plus. Avec une magnifique insouciance, les deux "explorateurs" sont descendus à la corde lisse le long d'une paroi à-pic, pour trouver à douze mètres de profondeur un balcon étroit et une pente dominant un vide impressionnant. Peu après, "Mario" a continué l'exploration, toujours à la corde lisse, en descendant en rappel les 42 mètres du grand puits qu'il a trouvé obstrué à sa base par des éboulis. Un violent courant d'air soufflait à travers les blocs du sol et, dans un gouffre, c'est toujours le signe d'une continuation et souvent celui d'une communication avec un réseau inférieur actif. La désobstruction fut donc décidée.

Pendant plusieurs journées, Burdet et Mario, secondés par Tournier et une équipe de surface qui assurait les remontées à la corde, cassèrent les blocs à la masse, en déplacèrent d'autres au levier, et finalement ouvrirent une chatière donnant sur un nouvel à-pic. L'exploration de ce nouveau puits faillit très mal tourner pour notre actuel Président Charles Hecht qui s'était joint à la première équipe. Au moment où, en surface, le groupe des costauds s'affairait à le hisser au moyen d'une corde, celle-ci cassa net. Par bonheur, il se trouvait encore dans le second puits, Mario l'assurait depuis le palier des -42 mètres et put enrayer la chute. Après une culbute générale dans la pente sous l'entrée, l'équipe de traction a dû déléguer un de ses membres jusqu'à Saint-Claude pour y chercher une nouvelle corde. C'était bien l'époque héroïque !

L'exploration abandonnée à la suite de cet incident, n'a été reprise qu'après la guerre, en février 1947. L'ascenseur à traction humaine était remplacé par un treuil appartenant aux pompiers, un engin pesant qu'il fallait traîner sur une remorque. Distance 3 kilomètres, dénivellation : 400 mètres !!

M. Rouiller, J. Meynier, A. Combi et M. Burdet en atteignant le terminus de 1936, retrouvèrent le courant d'air ascendant, et se mirent immédiatement au travail pour désobstruer la base du second puits. Plusieurs séances se passèrent à édifier des murettes avec les pierres retirées du fond, et quand une nouvelle chatière se présenta, ce fut une très délicate opération d'y descendre sans faire s'écrouler les matériaux accumulés plus haut, sur une pente raide et instable. Pourtant, arrivée au bas d'un dernier à-pic, obstrué lui aussi par des galets, l'équipe essaya encore de passer, mais cette fois inutilement. Il n'y eut bientôt plus assez de place pour loger les matériaux et au palier des -54 mètres les murettes menaçaient de s'effondrer et d'ensevelir les fouilleurs. Le courant d'air soufflait toujours...

Il est à présumer que la seconde chatière est maintenant rebouchée, et même que le cône d'éboulis s'est maintenant reformé à -42 mètres, profondeur à laquelle s'arrêtent tous



les récents sondages.

Le gouffre, maintenant connu et de plus, voisin d'une maison de vacances, a dû en effet, absorber bien des troncs d'arbres et des pavés depuis 25 ans, au point que dans un rayon de plus de cinquante mètres autour de son orifice, toutes les pierres ont disparu de la surface du sol. Le grand puits dort bien tranquille, et dormira sans doute longtemps avant que de nouveaux travaux y soient entrepris.

En avril 1949, Colin et Mario partis en prospection dans la falaise du Surmontant purent s'assurer qu'un énorme trou repéré dans la haute paroi qui domine Chevry n'était qu'un gros auvent sans continuation, de même qu'une anfractuosité proche du Crêt et utilisée comme abri par des maquisards. Ils arrivèrent ensuite devant le porche de la grotte du Maquis qu'ils n'avaient pas encore visitée et trouvèrent là certainement une des plus jolies cavités de la région, bien que nombre de vandales les y aient précédés, détruisant sans vergogne les concrétions.

Cette grotte débute par la salle ronde, trop connue depuis qu'en 1944 six maquisards y ont été surpris et massacrés. A l'extrémité aval de cette salle monte une cheminée assez facile à gravir et qui aboutit à un palier élevé décoré de belles "morilles" stalagmitiques. Puis, après un chaos de rochers, le couloir plonge pavé de douves glissantes. La voûte haute de cinq mètres est ornée de nombreuses stalactites, malheureusement presque toutes brisées. De tels dégâts ne sont pas pour plaire à des spéléos, mais ce qui les a fait exploser a été la découverte sur le sol, au bord de la petite nappe d'eau qui termine la galerie, de trois tronçons d'une grosse stalagmite haute de 2,5 mètres.

"Il n'y en a déjà pas tant dans le Jura ! Alors si on les casse... !"

Deux mois plus tard, nos spéléos sont revenus à la grotte et ont réussi, en recollant les morceaux avec du ciment, à remettre la concrétion dans son état premier. Elle a été retrouvée démolie à nouveau l'année suivante, et cette fois en quatre morceaux. Redressée encore une fois et recimentée, elle est maintenant irréparable, car elle a été une fois de plus abattue, et par des brutes qui se sont acharnés sur les débris jusqu'à les mettre en poussière. Fallait-il qu'elle les dérange !

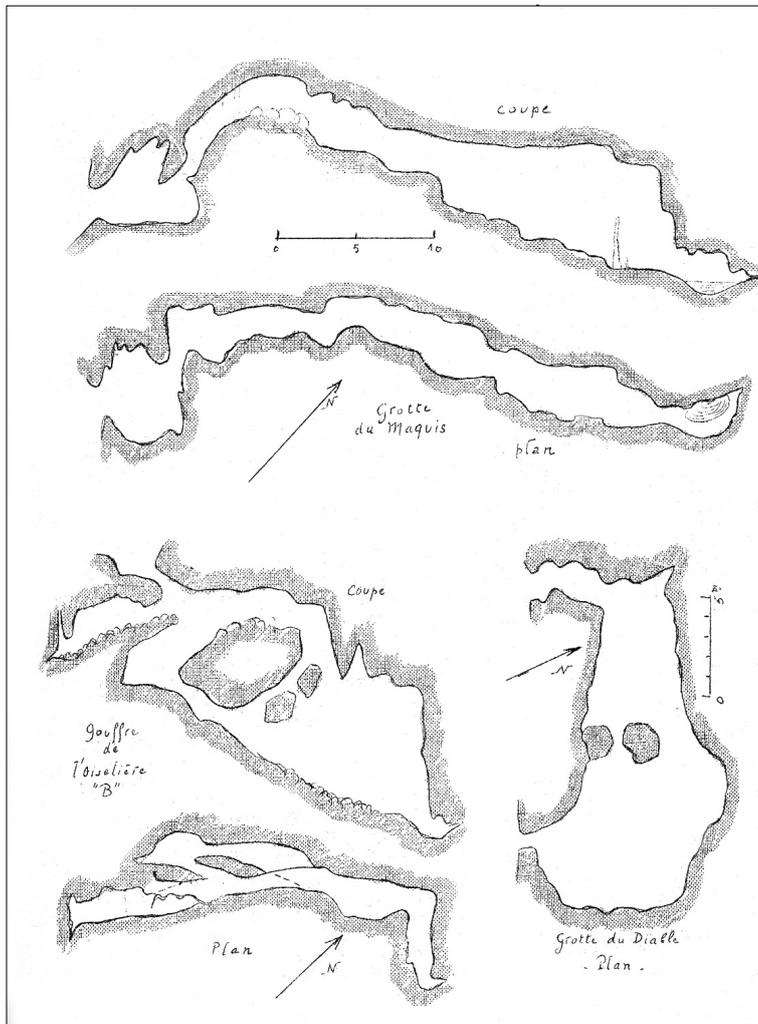
D'autres concrétions, encore intactes en 1949 ont subi le même sort, notamment un joli groupe de petites stalagmites cylindriques, et la pauvre grotte, qui a dû être si belle est maintenant définitivement ruinée. Faut-il ajouter que les auteurs probables de ces hauts faits ont laissé pour la postérité leurs noms écrits sur toutes les surfaces disponibles, et que des débris de concrétions emportés comme trophées ont été ensuite abandonnés tout le long du chemin. Nous en avons trouvé à l'entrée de Saint-Claude.

Géologiquement, la grotte du Maquis est une cavité très ancienne. Son extrémité est totalement colmatée par des coulées massives, et si on y trouve encore un peu d'humidité, celle-ci n'est due qu'à des infiltrations du sol forestier très proche des voûtes.

C'est aussi le cas d'une autre cavité du mont-Chabot, la grotte du Diable qui s'ouvre au sommet du grand escarpement dominant le quartier de Mouton.

Son porche monumental, qui porte des traces évidentes d'une intense érosion par l'eau courante, donne accès à deux petites salles séparées par un éboulis. La seconde de ces salles, qui est aussi la plus vaste et dont le sol est en grande partie surélevé par un effondrement de strates, communique avec la paroi des rochers par une petite fenêtre carrée paraissant creusée ou du moins agrandie de main d'homme. Il est fort probable que cette grotte a servi de refuge à une époque qu'il n'est pas possible de préciser.

Une très épaisse couche d'argile ferme toute issue profonde, au point qu'il a été impossible l'an dernier de déterminer malgré de



multiplés sondages le point approximatif de l'ancienne arrivée d'eau. Là aussi, les concrétions des voûtes ont été systématiquement pulvérisées.

Comme il ne paraissait pas possible de pénétrer sous le massif par les cavités du sommet, le S.C.S.C. a entrepris dès 1950 l'exploration de la base des falaises du Marais où apparaissent les résurgences les plus nombreuses et les plus abondantes en temps de crue. Quatre petites grottes ont été ainsi visitées, sans que cette exploration n'apporte une quelconque réussite.

La première de ces grottes s'ouvre au sommet d'un couloir d'érosion, qui vient passer entre les maisons, à peu près à mi-longueur de la Combe du Marais. Par ce lit de torrent descendant l'écoulement de crue de la petite grotte en question et celui de plusieurs autres résurgences, notamment de celle captée derrière une bâtisse en ruines, dans un éboulis à mi-distance de la rue et des falaises.

La cavité débute par un laminoir de roche vive. Les spéléos assez minces pour pouvoir triompher de ce passage surbaissé trouvent quatre mètres plus loin une courte cheminée qui les amène dans deux petites salles encombrées d'éboulis. L'eau passe, mais les

hommes ne peuvent guère aller à plus de vingt mètres de l'entrée dans ce trou de petites dimensions. Ilhat et Rossi, après avoir travaillé plusieurs après-midi à sa désobstruction ont dû renoncer. Il y avait toujours autant de pavés et la stabilité des lieux ne paraissait plus très assurée.

Il semblerait pourtant que ce soit au fond de cette grotte qu'il faille rechercher le passage le plus commode vers l'amont des résurgences. C'est elle qui s'amorce la première quand il a plu quelques jours et que la source captée un peu plus bas s'engorge. Le volume de l'eau qui sort en conduite forcée du laminoir peut être parfois très important et atteindre, semble-t-il les 4m3 minute environ.

Il faudrait peut être peu de chose pour ouvrir un passage, une bonne charge d'explosif par exemple. Mais, comme la pente abrupte sous la grotte domine de quelque 60 mètres tout un groupe de maisons, et que plusieurs des rochers voisins sont au moins suspects, nous serions plutôt mal venus à tenter l'expérience.

La tentative de désobstruction d'une résurgence voisine s'est heurtée au même inconvénient. Les fouilleurs ont bien réussi à avancer de quelques mètres vers la roche en place en déracinant des blocs accumulés devant la véritable sortie de l'eau. Ils ont dû abandonner leurs travaux pour ne pas empiler au sommet de la pente des pierres qui auraient pu la dévaler et tomber sur des toits.

La seconde des grottes du Marais (B) se situe beaucoup plus loin, le long de la falaise, au pied

d'un contrefort voisin de l'immense dalle de 95 mètres à-pic qui constitue l'escarpement Est du Mont-Chabot. Cette cavité débute par un assez gros auvent et continue en cheminée entre des strates à 70°. La progression y est vite stoppée par de grosses coulées de calcite.

Une troisième grotte à laquelle on accède par une escalade d'une quinzaine de mètres (C), s'ouvre dans une paroi en retrait de la grande ligne de falaises à peu près vis-à-vis du hameau du Marais. Ce n'est qu'un couloir terreux pénétrable sur une quinzaine de mètres, à demi comblé par de l'argile de décalcification. La désobstruction commencée en 1950 et reprise par Mermet en 1958, ne paraît pas devoir donner des résultats bien intéressants, car le comblement s'étend sûrement sur une grande distance et les dimensions de la galerie auraient plutôt tendance à diminuer.

Cette grotte, comme la suivante, ne fait d'ailleurs plus partie du réseau actif qui vient aboutir au dessus de la Combe du Marais, mais d'un autre réseau qui, ayant eu probablement la même origine s'est enfoncé plus profondément. Il semble que ce soit son eau qui ressorte maintenant par intermittence d'une étroite fissure au dessus de la ferme du Pré-Saint-Sauveur, et en permanence de la source du pâturage voisin.

La quatrième grotte (D), deux cents mètres plus au sud, est difficilement repérable au pied d'une grande paroi cernée par des massifs de buis. On y pénètre par un trou rond dans une paroi mince pour se trouver dans une rotonde à demi comblée de galets. Au dessus de la rotonde monte une grande cheminée entre des dalles redressées. Autrefois, une cascade tombait par cette cheminée qui n'a pas pu être gravie au-delà d'une douzaine de mètres, car elle se rétrécit de plus en plus pour se continuer en laminoir. La dalle qui couvre la grotte à

l'extérieur est très mince, si mince qu'à mi-hauteur de la cheminée, des trous ont été percés par l'érosion et laissent passer le jour.

Les grottes du Marais étant explorées sans résultats, appréciables, le S.C.S.C. a cherché ailleurs un accès possible à la profondeur. Un gouffre s'ouvrait, paraît-il aux environs de la grotte du Diable. Une équipe l'a cherché pendant plusieurs séances à l'endroit indiqué, et ne l'a pas trouvé. Cependant, il est possible que ce gouffre ait existé et qu'aujourd'hui son orifice ait disparu sous un éboulis. En effet, on remarque à la lisière de la forêt, sur la gauche du sentier montant de la Madone, une vaste doline large de près de cent mètres, profonde d'une dizaine de mètres entièrement couverte d'éboulis et de massifs de buis à peu près impénétrables. Cette doline semblerait correspondre au site indiqué pour le gouffre par une personne, aujourd'hui décédée, qui prétendait l'avoir vu ouvert, il y a maintenant près d'un siècle. C'est d'ailleurs en grande partie sur ses indications très précises que le gouffre de l'Oiselière avait pu être localisé, et nous n'avons pas de raisons de mettre en doute l'existence bien réelle de cette cavité, quand nous avons découvert dans une paroi voisine une très petite grotte terreuse, la grotte du Mont, où nous n'avons guère pu avancer que d'une dizaine de mètres. Le boyau se dirige directement vers la doline distante d'une cinquantaine de mètres et devait probablement constituer un exutoire secondaire de la cavité principale. La grotte du Diable pourrait avoir fait partie, elle aussi, de ce réseau.

En cherchant ensuite, toujours dans les bancs de rochers dominant les résurgences, nous sommes arrivés à deux longues diaclases, toutes deux parallèles à la ligne de faite des falaises, au dessus des dernières maisons de la Combe du Marais. Ces cavités dénommées Lésines du Mont "A" et "B" se présentent sous l'aspect de fissures rectilignes, en grandes parties recouvertes de pierres en clef de voûte, que les racines des buis retiennent tant bien que mal.

La lésine supérieure "A", longue d'une centaine de mètres est aussi la plus étroite. En aucun point sa largeur ne dépasse 30 centimètres et même les spéléos du plus petit format ne peuvent y descendre. Par contre, la sonde y accuse par endroits des verticales de plus de 40 mètres.

L'autre lésine (B) est aussi longue et un peu plus large, mais extrêmement dangereuse. En trois ou quatre points, entre des ponts de pierres branlantes, il est possible d'y descendre, pour se trouver aussitôt entre deux murailles intouchables tant les blocs qui les constituent sont mal accrochés. Nous

avons jugé les risques hors de proportion avec les enseignements à tirer de l'exploration. Le fond, un amoncellement de pierrailles fracassées, d'où l'eau est absente, à quelque 25 mètres de profondeur moyenne, a été vu d'assez près pour qu'on puisse se rendre compte de sa nature.

En 1957, nous avons pu retrouver l'entrée d'un second gouffre proche de la ferme de l'Oiselière. Ce trou s'ouvre paradoxalement au sommet d'un petit piton rocheux, et nous aurions pu passer cent fois à côté, si un chasseur ne nous l'avait pas fait voir.

Miglio, Colin et Mermet ont visité aussitôt cette cavité assez jolie, qui est en fait une faille locale longue d'une trentaine de mètres et profonde de 25 mètres, coupées transversalement par des blocs coincés qui ménagent plusieurs petites salles.

Détail amusant : en jetant une pierre par l'orifice, on entend celle-ci faire un saut impressionnant, et pour la première descente, les spéléos avaient déroulé toute une échelle de douze mètres, en se demandant s'il y en aurait assez long. Colin assuré par Miglio a passé l'étroit laminoir en pente qui sert d'orifice... et deux mètres plus bas s'est pris les pieds dans un fouillis de barreaux et de câbles, toute l'échelle qui était restée en équilibre sur un pont de pierrailles. On s'aperçut immédiatement qu'une échelle était parfaitement inutile dans la première partie du gouffre, où les pierres passent facilement en contrebas, mais où une double margelle de chaque côté de l'à-pic offre un cheminement aisé jusqu'à l'orifice d'un puits de onze mètres.

On verra même ensuite que, par un détour, on peut descendre jusqu'en bas dans un glissoir d'éboulis très incliné, mais n'offrant pas de grandes difficultés, à part le passage de quelques blocs en équilibre précaire. La base du gouffre est une fissure sinueuse, aux parois très agressives pour les habits, qui canalise l'eau de ruissellement de la combe voisine. Ce ruissellement n'a pas été assez abondant pour creuser de vastes couloirs, et la cavité finit par un goulet en pleine roche où nul ne peut passer.

Un autre petit gouffre a été peu après trouvé et exploré par Mermet, toujours dans les parages de l'Oiselière, mais en arrière des rochers du Marais. Ce trou, baptisé gouffre du Chabot, n'a qu'une profondeur verticale de 9 mètres et finit sur un cône d'éboulis.

En février 1962, une équipe est montée une fois de plus à l'Oiselière pour étudier le cours de la petite source qui alimente, sauf en temps de sécheresse, la maison de vacances, et que le responsable trouvait bien insuffisante. La remontée du synclinal l'a amenée à une petite excavation connue depuis longtemps et impénétrable au bout de quelques mètres. L'équipe allait continuer son chemin, quand son attention a été attirée par une trouée dans les buis un peu plus haut. C'était l'entrée d'une autre cavité, plongeant à 45°, que les spéléos ne connaissaient pas encore, mais que d'autres connaissaient sûrement, car au bas de la pente se trouvaient en grand nombre des bouteilles cassées et des boîtes de conserves rouillées.

Un endroit peu engageant pour y faire des fouilles, et pourtant, après avoir remué quelques blocs, Colin, Zannoni, Colette et Françoise avaient acquis la conviction qu'il y avait une suite, et commencèrent à faire la chaîne pour extraire les débris accumulés entre les parois de roche polie.

Une demi-heure plus tard, chacun s'était déjà coupé au moins une fois les doigts, mais le trou devenait de plus en plus prometteur. Pendant quatre heures, l'équipe s'acharna à sortir des pavés de plus en plus gros, jusqu'au moment où Zannoni put s'engager un peu et entrevoir une diaclase. "Ca continue !"

Pourtant, un gros rocher engagé au fond du trou, comme une canine dans son alvéole refusa ce jour là de se laisser ébranler, et les coups

de masse ne purent en détacher que quelques éclats. L'espace manquait pour pouvoir frapper fort.

"On l'aura au tirefort" décréta Colin, et l'équipe redescendit à la source où chacun se lava consciencieusement les mains avant de les couvrir de mercurochrome.

Un soir de la semaine suivante, Miglio, Colin et Françoise remontèrent à l'Oiselière, apportant le "tirefort", dont le câble eut vite raison de l'énorme pavé, puis le trio descendit dans la diaclase, en s'écorchant encore à quelques bouts de verre, pour trouver cinq mètres plus loin une jolie salle, au concrétions intactes, mais sans issue praticable.

L'exploration de cette grotte a été la "dernière première" faite dans ce massif, si on excepte la descente de Jeunet et de Prost-Dumont dans un puits très étroit qu'ils ont découvert en prospectant un vaste lapiaz, un peu plus haut que la Madone. Ce petit gouffre, au croisement de deux diaclases, n'est guère pénétrable que sur six mètres de profondeur, et se poursuit par des fissures qui vont en se rétrécissant.

Nous ne parlerons que pour mémoire de la cavité dénommée grotte des Etapes, qui domine la route de Lyon. Ce n'est qu'un énorme auvent, formé par la gélifraction aux dépens d'une strate de calcaire très fissurée.

□ CINEMA AU PETRIN DE LA Foudre

Le cinéma sous terre, dans des cavités à l'état de nature offre à première vue des difficultés insurmontables pour de simples amateurs, ne disposant ni du temps, ni des capitaux des professionnels. Le problème le plus difficile à résoudre est celui de l'éclairage.

La solution idéale serait de posséder un petit groupe électrogène, et de l'installer à l'entrée de la cavité. On pourrait songer aussi, quand la ligne électrique passe à proximité, à demander à E.D.F. un branchement provisoire sur le courant lumière, en réduisant le voltage par un transformateur, car utiliser les tensions normales de 110 à 220 volts dans le domaine de l'eau et de l'argile humide serait de risquer l'électrocution à chaque instant. Dans les deux cas, le courant devrait être amené loin sous terre par un câble de grosse section et sous gaine absolument étanche. Un tel appareillage serait d'un prix prohibitif pour des spéléos qui ne cherchent pas à commercialiser leurs œuvres et n'ont donc pas la possibilité d'amortir leurs frais généraux.

On pourrait aussi employer des torches au magnésium, qui donnent pendant quelques

minutes une forte lumière. Indépendamment d'un prix assez élevé, elles ont l'inconvénient majeur de ne pouvoir être utilisées que dans des cavités de très grandes dimensions ou parcourues par de violents courants d'air. Dans les autres, leur fumée intenses et la condensation qu'elles provoquent rendent en peu de temps l'atmosphère opaque, interdisant les prises de vue.

Après avoir bien examiné la question, nous avons adopté une solution peu onéreuse, qui offre ses avantages et aussi ses inconvénients. Nous amenons avec nous sous terre les générateurs de courant, en l'espèce des accumulateurs de voiture qui, branchés en série, donnent une tension de 24 volts, inoffensive pour les opérateurs, mais suffisante pour alimenter un projecteur de 240 watts. Deux batteries de 12 volts et 45 ampères, bien chargées, fournissent les 4 à 5 heures de forte lumière utilisable pour les cadrages et les prises de vue d'un film qui durera, après découpage, une vingtaine de minutes.

Les batteries au plomb sont des colis horriblement lourds et fragiles, à protéger des chocs, de l'immersion et des culbutes. Grâce à des cassettes munies de poignées, leur transport a été facilité. Un premier essai de cet éclairage a donné d'excellents résultats dans la grotte de Couesnans, sur film en noir et blanc. Encouragés par ce premier succès, nous avons entrepris au printemps 1963 de tourner une bande en couleurs dans la grotte de la Pontoise dont le parcours n'offre pas de difficultés majeures. Heureusement, car si nous avions pu emprunter une batterie de 12 volts relativement légère, l'autre pesait quelque 35 kilos et demandait pour son transport les forces et l'adresse de deux spéléos.

Comme tout s'était cependant très bien passé et que ce second film était assez bon, nous avons décidé de réaliser à Pâques 1964 une autre bande en couleurs dans les grottes du Cernois. Hélas ! la pluie et la neige en ont décidé autrement et à la date prévue, toutes ces grottes étaient inondées. Battus, mais non découragés, nous avons résolu alors d'opérer dans un studio de taille, le Pétrin de la Foudre tout simplement, un gouffre de 111 mètres de profondeur verticale et de 550 mètres de développement, sans pourtant émettre la prétention d'en filmer la descente intégrale. Les puits terminaux, libéralement arrosés par une cascade glaciale, constituent sur 37 mètres de verticale un calvaire que des hommes peuvent s'imposer pour leur plaisir, mais qui serait mortel pour du matériel délicat. Les dernières séquences du film étaient prévues au fond de la salle du Lac à 76 mètres sous l'entrée. Elles ont été réalisées et nous considérons que c'est là un beau succès.

Comme pour les deux films précédents, nous avons essayé de faire ressortir le côté documentaire et technique de l'exploration. Le personnage principal est le gouffre lui-même, avec sa beauté étrange et ses difficultés.

Il y a cependant de nombreuses scènes que vous ne pourrez pas voir quand nous présenterons le film en public. Pour les quelques vingt



minutes que dure la projection, quatre spéléos ont passé treize heures dans le gouffre et six autres huit heures. La presse spécialisée dans le septième art ne parle jamais du travail des machinistes et opérateurs, qui est sans doute, jugé de moindre intérêt que les peines de cœur et les excentricité des vedettes. Contrevenant résolument aux habitudes de ses riches confrères, l'Echo va vous raconter en détail les péripéties du tournage de notre dernier film, et vous mettre au courant des à-côtés des prises de vue.

Samedi 11 avril 1964

Une première équipe arrive au bord du gouffre au début de l'après-midi, amenant déjà un imposant matériel. M. Rouiller, Ch. Miglio, J. Rossi et sa femme vont installer les agrès, une échelle de 25 mètres dans le premier puits, deux échelles de 12 mètres dans le suivant, et surtout, tendre un câble de 150 mètres de l'entrée au bout de la grande salle à -55 mètres pour servir le lendemain à la descente du gros matériel.

Comme l'itinéraire ne se rapproche que très approximativement de la ligne droite, ce câble doit être passé à chaque changement d'axe dans des anneaux sur pitons, quatre en tout, le premier au bas du premier puits, un autre à l'entrée de la première salle, un troisième à l'issue de cette même salle et au sommet du second à-pic, le dernier dans la grande salle.

Quatre pitons à planter, cela ne paraît pas grand chose et pourtant c'est un travail éreintant. Ils doivent être placés de façon telle que les colis ne heurtent ni le sol ni les murs, donc autant que possible sous les voûtes, et ils doivent être d'une solidité à toute épreuve. Le calcaire du gouffre est très compact et naturellement, il n'existe pas de fissures aux emplacements prévus. Il faudra donc creuser des trous au burin et les garnir de ciment prompt. Il n'y a pas trop de deux hommes pour assurer à la corde le troisième pendant qu'il frappe sur la broche, à bout de bras et à col tordu, en se tenant dans un équilibre tout théorique sur une forte pente de pierrailles et d'argile gorgée d'eau.

A sept heures du soir, le câble est en place, tendu à bloc ; les échelles qui ont servi à cette première descente sont laissées sur les lieux. Les couloirs et les puits ont été nettoyés des éboulis les plus dangereux. Tout est prêt pour le cinéma.

Dimanche 12 avril

Neuf spéléos se retrouvent à Choux, et comme d'habitude font leurs préparatifs à la ferme Michalet, à 400 mètres du gouffre. Il y a en plus de la première équipe, le Président Ch. Hecht, J. Prost-Dumont, J.C. Jeunet, C. Lavenne, le Père Colin et naturellement

l'opérateur A. Racine qui apporte son matériel de prises de vue et les accus indispensables, une batterie de 12 volts et deux autres de 6 volts en série. Leur poids n'est pas excessif, deux caissettes de 15 à 20 kilos environ. Ça ira !

Jacqueline Rossi n'a pas pu revenir, et pour divers motifs nos autres filles ne sont pas là non plus. Pas de vedettes féminines !

"Pas besoin... ! On se passera très bien d'elles... ! ronchonne Miglio"

Il faudra aujourd'hui un sérieux métrage de cordes, autant pour l'assurance que pour descendre et remonter le long du câble les accus et les sacs de matériel. Chacun prend sa charge et à neuf heures, l'équipe est rassemblée à l'entrée du trou.

Racine commence à "mitrailler". Le manque de lumière dans la pente en plein Nord l'oblige à brancher son projecteur pour filmer les premières descentes et comme l'espace est très réduit, il faut faire des prodiges pour manœuvrer sans se prendre les pieds dans les fils conducteurs, les barreaux d'échelles, les cordes et autre matériel.

Un arrêt est prévu au premier piton pour permettre de filmer depuis le bas la descente du premier puits. Les sacs de matériel et les deux caisses de batteries sont successivement entourées de cordes. Dans le nœud, on passe un anneau de montagne qu'on enclenche sur le câble, et "Allez... roulez !" Tenus en laisse par une longue cordelette, les colis glissent rapidement.

Pour les sacs, cela va tout seul. Pour les batteries, leur poids les fait talonner sur un bombement, et il faut qu'un spéléo accompagne leur descente pour éloigner le câble du mur. Racine et Miglio s'en chargent et tout arrive à bon port au bas du puits où Rossi accuse réception. On creuse pour les batteries une niche dans la nappe de gravillons et l'opérateur fait ses préparatifs. Il cueille au vol Prost-Dumont, puis le Père Colin qui descend le dernier et qui n'apprécie pas beaucoup l'honneur.

C'est qu'abandonné dans le Goulet de la Vouivre par tout ce qui restait de sa vieille combinaison, il arbore aujourd'hui une vraie tenue de "bleu", un pantalon vierge de toute pièce et même de toute trace de glaise, qui a déjà ce matin provoqué bien des regards et commentaires ironiques, et il avait bien recommandé à Racine : "Tu attendras pour me mitrailler que je sois présentable !"

Tout cela n'est qu'un hors d'œuvre, une mise en train. C'est plus bas que les choses vont se compliquer. Au premier puits fait suite un couloir incliné à 45° où blocs et gravillons ne demandent qu'à rouler pour aller traverser la première salle, sauter dans le second puits et grossir le cône d'éboulis dans la grande salle. Il importe de ne pas suivre le même chemin par des voies aussi directes.

Un sac de matériel est enclenché sur le câble et Dédé filme sa descente dans le couloir. Il aura beaucoup d'honneur aujourd'hui ce sac, et la caméra suivra son passage un peu partout le long du parcours. Pourtant, malgré son volume c'est le colis le moins lourd, mais comment ferait-on pour éclairer la descente des accus ?

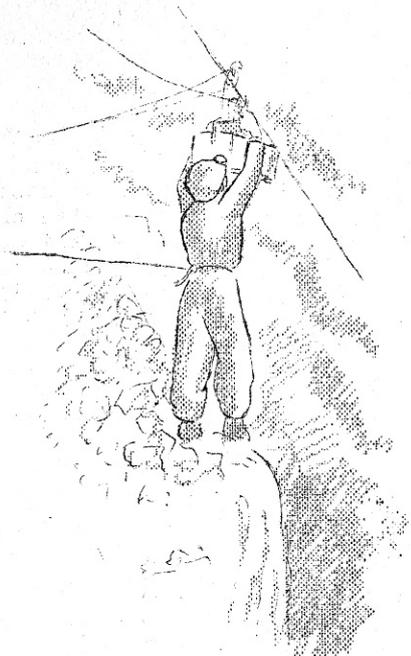
Colin se laisse glisser le long d'une corde jusqu'à la première salle, et guide Jeunet, Lavenne et Prost-Dumont, pour qui le Pétrin est une révélation. A la sortie du couloir, il y a en effet un passage assez dangereux, où il faut suivre attentivement son itinéraire le long de la paroi pour ne pas être entraîné dans le glissoir et le puits suivant.

Le transport par câble a du bon, mais il a aussi un inconvénient quand le chemin n'est pas droit. Chaque fois qu'un colis arrive à un des pitons, il faut le décrocher, puis le raccrocher sur la partie aval du fil. L'opération doit se faire à bras tendus, debout sur un sol instable, et la changement de voie sur le second piton constitue une première épreuve.

On laisse les accus glisser tour à tour dans la salle où Charlot les décroche et les fait passer à Colin qui les installe à peu près à plat dans un coin. Racine va opérer de nouveau.

Il filme un groupe débouchant du couloir, puis Rossi descendant le second puits à l'échelle, Mario surveillant la descente d'un sac de matériel, Colin affairé au sommet de l'échelle et qui, après quelques contacts avec le gouffre se juge déjà plus photogénique !

Et maintenant, l'opération la plus délicate. Il faut porter les accus à travers la salle en pente et les accrocher au câble, juste au dessus du glissoir et sur l'arête du second puits. Assuré par Miglio, qui en quelques coups de pied s'est taillé un fauteuil dans l'éboulis, Mario suit le câble et arrive sous le piton. On lui lance une seconde corde qu'il s'attache à la ceinture et passe dans le mousqueton qu'il enclenche sur le piton. Colin engage l'autre extrémité de la corde dans une autre fiche à anneau plantée sur la muraille opposée et maintient la ficelle tendue. Toutes les précautions possibles sont prises.



La première batterie arrive. Mario la décroche, la raccroche au filin. La caissette glisse doucement en contrebas au bout de sa laisse, se bloque un moment sur une avancée rocheuse, puis parvient au terminus où Racine et Rossi l'attendent. La seconde se conduit aussi sagement, bien que Mario ait du employer toute sa force pour la faire changer de voie.

L'opération "descente" est terminée. Assez pour ce matin ! Il est midi passé et toute l'équipe retourne à la surface pour aller manger près de la ferme. Le soleil vaut bien une remontée de 40 mètres, de 60 pour certains, et Charlot entend bien faire griller

sur un feu de bois ses traditionnelles côtelettes.

Avant deux heures de l'après-midi, l'équipe a retrouvé la fraîcheur de la boue au fond de la grande salle. De l'avis de ceux qui le connaissent maintenant depuis quinze ans, le Pétrin n'a jamais été aussi sale. C'est qu'il a beaucoup plu ce printemps, et la neige qui s'accumule dans le premier puits vient à peine de fondre. On en trouve encore sous la couverture de feuilles mortes. Toute cette eau a dévalé les pentes pour s'infiltrer dans les bas fonds. Il n'y a pas qu'elle. Colin qui est descendu parmi les premiers profite de quelques instants de répit pour se livrer à une partie de chasse aux insectes cavernicoles. En retournant des blocs dans le cône d'éboulis, il empoigne une masse grisâtre, molle et poilue qu'il rejette aussitôt. Ce n'est qu'un lièvre, un tout jeune lièvre qui a du être chassé et qui a sauté dans le gouffre en fonçant à travers les buis. Sa chute s'est terminée 50 mètres en contrebas.

Et maintenant, au boulot ! Le câble finit là et il faut descendre les accus plus bas, à la force des bras, dans l'eau et l'argile. Un premier arrêt dans la galerie du lac pour filmer les belles parois et des hommes pataugeant dans les marmites, et on arrive à un nouvel à-pic. Rossi et jeunet le descendent en rappel et vont immédiatement au lac pour gonfler le bateau. Les autres s'attellent à la tâche délicate de faire descendre les batteries au bout d'une corde. Là aussi les caissettes touchent des bombements, manquent de se renverser, et les cordes engluées d'argile glissent dans les doigts. En se bloquant dans un rappel à mi-hauteur de la paroi, Colin peut éloigner la corde du mur et livrer les colis à Lavenne. Encore gagné ! Dédé peut filmer le célèbre rappel acrobatique de Mario que seul son inventeur est capable de réussir à la perfection.



On entend plus bas le gonfleur énergiquement manœuvré. Saint-Claude n'est pas pour rien la patrie des "Soufflaculs", mais quand on arrive près d'eux après avoir fait la chaîne pour descendre les accus sur une longue pente glissante et ruisselante, on trouve les gars de la Marine suant et soufflant auprès d'un bateau qui commence seulement à prendre un peu de volume.

"Le soufflet est fendu !"

Un choc au cours de la descente, ou l'humidité ont fait éclater une des minces planchettes du gonfleur à pied. Heureusement, ce n'est pas celle qui porte le clapet. En écrasant la fissure sur de l'argile bien grasse, on arrive à ne plus perdre trop d'air, et Miglio, en pompant à plein bras finit par donner au bateau une forme convenable.

Le lac occupe aujourd'hui une grande surface et son eau verte est une splendeur quand le puissant projecteur illumine les lieux. S'il ne fallait pas ménager le courant pour les prises de vues, on viderait les batteries pour le seul plaisir d'éclairer le lac et les voûtes de l'énorme salle sphérique dont on voit pour la première fois tous les détails.

Rossi et Prost-Dumont se sont déjà embarqués et se livrent aux joies de la navigation malgré les interpellations qui les bombardent de toutes parts.

"Vous allez troubler l'eau... ! !"

"Attention aux arêtes... Ne crevez pas le bateau !"

"Minute, attendez que j'aie changé mon film... ! C'est Racine qui pour l'instant se demande comment il va faire cette délicate opération avec

les mains pleines de glaise. Il a de l'eau pour se laver, mais rien pour les essuyer depuis le temps qu'il se les passe sous les bras, sur les jambes et le fond de pantalon, en y laissant chaque fois un onctueux dépôt.

Les rameurs reviennent à la rive, où le metteur en scène exige un changement, Rossi à la proue et Prost-Dumont à la poupe... en tandem et pas face à face. La manœuvre dans la pente d'argile se solde par plusieurs bains de pieds ou de fesses, mais le naufrage total est évité.

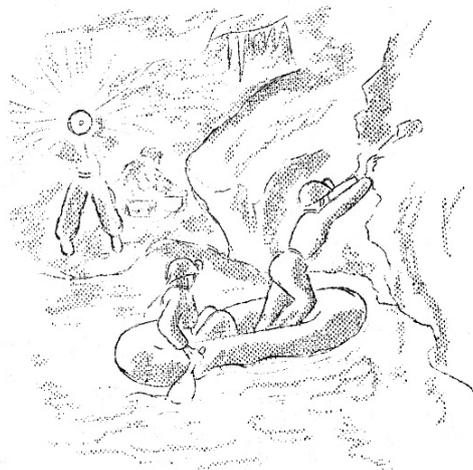
Quand les "explorateurs" ont terminé sous l'œil de la caméra enfin rechargée, un tour de lac et une incursion dans la galerie d'eau suivante Racine avise la diaclase qui s'ouvre à 6 mètres de hauteur dans une des parois et y découvre matière à pellicule :

"Vous arrêtez le bateau au pied du mur. Toi, Rossi tu monteras jusqu'à la galerie."

"Et après ?"

"Après ? tu redescendras à moins que tu veuilles y rester, et tu tâcheras de remonter dans le bateau."

L'opérateur aurait peut-être souhaité au moment du rembarquement une pleine eau grandement photogénique, mais rien ne se passe malgré un tangage et un roulis assez inquiétants.



C'est terminé pour le lac, et il ne reste plus qu'à faire demi-tour. Pendant que les autres dégonflent le canot et le replient dans son enveloppe, Colin, Racine et les trois jeunes reportent les accus à la grande salle, y font encore un bout de film, et s'arrêtent à l'entrée de la galerie qui conduit aux puits terminaux. Creusée en son axe d'une diaclase profonde encadrée par des berges à 60°, cette galerie décourage les porteurs et les cinéastes les plus acharnés. Ce n'est pas tout. Plus loin, il y a un à-pic de 7 mètres où la boue règne en maîtresse et où tout devient intouchable.

"Allez-y si vous voulez, déclare Miglio, mais ne comptez pas sur moi pour porter les batteries !"

Tandis que Mario, Colin et Jeunet vont rapidement revoir la magnifique salle terminale dont, hélas, on ne rapportera pas l'image, Racine mobilise un volontaire pour descendre en varappe au fond de la diaclase. Miglio se dévoue pour ce pénible ramonage d'une dizaine de mètres.

Encore quelques tours de manivelle sur le trio revenant de la salle terminale, puis à travers le cône d'éboulis, on porte encore une fois les accus vingt mètres plus haut pour une prise de vue du diverticule aux concrétions flottantes entre l'énorme stalagmite de 6 mètres de diamètre et de 15 mètres de hauteur et une paroi concrétionnée dont le sommet illuminé par le projecteur est pour la première fois nettement visible.

Ensuite on redescend sacs et batteries à l'arrivée du câble où Racine et Rossi vont attendre le signal des remontées. Le cinéma est forcément fini : il n'y a plus de pellicule. Il est Cinq heures et demie du soir, le temps a été bien employé.

"Et maintenant, attention aux pavés... !"

Les anciens n'oublient pas ce 14 juillet 1959, où un bloc roulant depuis le premier puits a dévalé tout le gouffre à grand fracas, en faisant heureusement du slalom entre les huit spéléos échelonnés dans la pente. Il faudra regarder où on pose les pieds et bien tâter le sol avant de prendre des appuis trop lourds pour tirer sur les cordes.

Mario gravit l'échelle et va s'attacher à son dangereux poste au sommet du second puits où Miglio l'assurera. Prost-Dumont se place au piton suivant. Lavenne, Colin et Jeunet vont à la traction au bas du premier puits où un relais est prévu. Il y a bien quelques arêtes. Les caisses et colis s'accrochent à quelques becs de roche. Avec la forte pente du câble et le frottement de la corde dans les anneaux, les trois hommes de l'équipe de traction sont obligés d'y mettre toutes leurs forces et dans un trop grand effort, Lavenne part sur le derrière et fait rouler un pavé qui dévale bruyamment le couloir.

Prost-Dumont l'évite en se pendant au câble, et Mario, on ne sait comment. Au fond de la grande salle, Racine qui est en plein dans la trajectoire plonge sous le premier abri venu. Beaucoup de bruit et d'exclamations mais pas de mal !

Ce sera le seul incident. En une heure, le gros matériel est en bas du premier puits. Pendant que Mario, Miglio, Jeunet et Lavenne vont opérer le transfert des colis jusqu'à la sortie, et de là à la ferme, Colin redescend à la première salle pour attendre et assurer sur l'échelle les deux derniers, Racine et Rossi demeurés en faction plus bas. Prost-Dumont stationne dans le couloir pour guider la remontée du câble.

"Pas trop tôt, entend-t-on en bas, on commençait à avoir les "greules" !"

Rossi, un peu engourdi par le froid et la longue attente, manque, en défaisant le tendeur d'attache, de dévisser et de passer à la diaclase comme une lettre à la poste.

Le câble glisse bien, la cosse terminale reste un moment coincée dans un anneau d'où une série de secousses arrive à la dégager. Puis les deux



hommes de l'équipe du fond émergent à leur tour du second puits, assurés par une corde dont la glaise a doublé le diamètre. On remet le matériel en sacs, et en quittant la salle, on s'aperçoit qu'un mousqueton est resté dans le fameux piton au dessus du glissoir. Les cordes sont déjà toutes mises en écheveaux. Tant pis pour l'anneau, on le récupérera à une prochaine descente... à moins qu'un volontaire, estimant sa peau à moins de trois paquets de Gauloises s'offre pour aller la décrocher... Non ? ... Alors, on le laisse !

Il fait encore jour quand toute l'équipe et son matériel sont rassemblés à la ferme. Il reste même suffisamment de temps pour laver sommairement les blocs de boue que sont devenues cordes et échelles, et en rangeant les sacs, on découvre une bonne surprise : le Président, parti un peu plus tôt, a pensé que ses spéléos auraient soif et a laissé à leur intention une bonne bouteille qu'ils vident incontinent à sa santé.

Une dure journée, mais on en gardera un souvenir tangible, le film étant jusqu'à présent le plus beau que le Spéléo-Club ait réalisé. Présenté d'abord aux principaux intéressés, et ensuite aux quelques 200 participants de Congrès de l'Association Spéléologique de l'Est, il a recueilli des applaudissements unanimes.

"La télé ferait bien d'en prendre de la graine !" nous ont assuré aussi bien à Saint-Claude qu'au Congrès les spéléos qui avaient eu, peu auparavant, l'occasion de se faire du bon sang au passage, sur le petit écran, d'un film pompeusement présenté comme un "documentaire sur la spéléologie".

Rien à dire sur la qualité des images. Les réalisateurs avaient du reste, complaisamment fait voir un matériel à faire rêver bien des amateurs, caméras à double objectifs, groupe électrogène léger installé à l'entrée du trou, fil sous gaine et projecteurs à lampes flood etc... Avec un pareille outillage, on se doit de

faire de la belle photo, surtout en opérant à courte distance dans une grotte facile et bien sèche.

Par contre les protagonistes, dont un avait cru devoir se déguiser en "Cycliste 1900", avec chemise blanche et nœud papillon, faisait preuve d'une inexpérience attendrissante, et un commentaire qui se voulait spéléologique et qui n'était en fait que "grotesque" faisaient de ce spectacle un régal comique pour les habitués du sous-sol.

Citons au hasard quelques trouvailles réjouissantes et en premier lieu la descente d'un puits "insondable" (disons trois mètres environ) qui n'a pas posé de problèmes à nos héros, et sa remontée encore moins, car, après être descendus en rappel, ils ont retiré la corde, pour le cas où d'autres puits aussi insondables que le premier se présenteraient plus bas. A part cela, nos explorateurs étaient très prudents ; ils procédaient avec de mystérieuses pastilles à la détection fréquente de ce qu'on appelle habituellement "gaz carbonique", mais qu'ils nommaient, eux, "oxyde de carbone". C'est plus sinistre peut-être, mais ce n'est pas pareil !

Sans aller jusqu'au bout de cette grotte où personne n'était jamais entré" (sic) et où cependant toutes les concrétions étaient en piteux état... le premier de la cordée en donnait avec assurance la longueur de cinquante kilomètres exactement (resic), mais après un parcours de cinq kilomètres il ordonnait sagement le retour, car "les vivres étaient sur le point de manquer"... Mais, au fait, le rouleau de câble électrique allant du porche aux projecteurs, et qu'on nous avait bien fait voir au début, mesurait donc plus de 25 à 30 mètres ? ? Allons, ne soyons pas méchants... Ce devait-être un câble "étudié pour"... et très extensible.

Mais quant à ladite distance de 5000 mètres sous terre, à la vue des coulées de manganèse, le spécialiste de l'équipe a religieusement murmuré qu'il s'agissait de noir de fumée, et qu'à cet endroit des hommes de la préhistoire ou une troupe de brigands avaient fait du feu, alors là... il y avait réellement de l'abus !

Ce serait un film à revoir, car le fou rire a peut-être empêché les "chers téléspectateurs" de remarquer d'autres perles. Si encore, pour finir, on avait vu l'équipe poursuivie par quelque plésiosaures en matière plastique surgis des "ténèbres et du silence éternel", on aurait compris qu'il s'agissait bien d'un film comique ? Mais pas du tout ! C'était un documentaire très sérieux !! Notons que les chauves-souris n'ont pas été abusées, elle non plus. Aucune ne s'est dérangée pour la figuration. Braves petites bêtes !

A la vue et à l'écoute de ces énormités, il nous est venu une idée. Pourquoi ne bâtirions nous pas un scénario où seraient volontairement accumulées toutes les sottises dites et imprimées à propos de l'exploration des cavernes ? La projection du film durerait sûrement plus de 24 heures.